

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 40

Artikel: L'habit ne fait pas le moine
Autor: Julius
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

IMAGINATION ET JOURNALISTES

I'AUTRE jour, comme je traversais la place St-François, je vis à quelques pas de moi l'index d'une main s'élever menaçant vers le ciel et deux yeux me transpercer de leurs éclairs. Trois à quatre secondes plus tard, la main me saisissait par le bouton supérieur de mon veston et me tirait de gré ou de force sous un auvent de l'église de St-François pour me tenir la harangue suivante, au sujet de l'appréciation sur les journalistes contenue dans un récent article du *Conteur*:

— Alors, mon brave, c'est ainsi que tu arrange les journalistes ! Pour qui nous prends-tu ? Certes, de l'imagination il en faut un peu dans tous les métiers, mais ce n'est pas avec cela que nous remplissons les colonnes de nos journaux. Nous sommes l'exactitude même, le miroir parfait de la vie, les portes-paroles de l'opinion publique, la conscience de l'humanité, ni plus ni moins, tu m'entends !

— Oui, répondis-je à moitié étourdi, les journalistes sont des personnes qui savent tout. Quand, par hasard, il leur arrive de n'être pas renseignés sur quelque chose, ils puisent ce qui leur manque dans leur propre imagination.

— Comment, tu oses récidiver en ma présence ? C'est inouï, ce culot !

Mon temps étant précieux et la discussion paraissant vouloir s'envenimer et s'éterniser sans utilité aucune, je promis à mon ami Agénor Vieuxtemps, rédacteur au *Courrier de la Paix*, de lui apporter la preuve de mon assertion dans un prochain numéro du *Conteur*. C'est ce que je m'en vais essayer de faire ci-après en m'effaçant cependant devant l'opinion autrement compétente d'un homme du métier.

Un Parisien qui fut en son temps un journaliste notable, G. Duval, raconte en ces termes, dans ses « Mémoires », ce qui lui arriva un certain jour :

« De retour à Paris, je trouvai un mot d'Emile de Girardin me priant de passer à la *Liberté*, rue Montmartre. Il me demande s'il me conviendrait d'entrer dans sa rédaction. J'accepte avec enthousiasme ; il me fait asseoir et me dit :

» Ecrivez de suite un article sur la marine du Brésil. Deux colonnes. Vite. Nous sommes en retard.

» Je n'oublierai jamais ma confusion. Je ne possédais sur la marine du Brésil aucun renseignement. Girardin m'aurait proposé d'improviser un discours sur les dépôts pélagiques de la Méditerranée, mon embarras n'eût pas été plus grand. Je lui avoue mon ignorance en la matière ; il rajuste son binocle, fronce les sourcils, resserre son noeud de cravate et, de sa petite voix grêle que j'entends encore :

» — Si vous voulez réussir dans le métier, il faut vous habituer à traiter tous les sujets, même ceux que vous ne connaissez pas. Le lecteur les connaissant encore moins, le journaliste a toujours sur lui la supériorité d'un professeur, fût-il mauvais, sur des élèves qui sont des cancrels.

» J'avais, tout jeune, passé mes examens pour l'Ecole navale, avant de préparer Polytechnique ; je réunis mes souvenirs et entrai bravement dans le vif de mon sujet, agrémenté d'ex-

pressions techniques qui me valurent les compliments de Girardin. L'article ne souleva pas une protestation ; pas une rectification n'en détruisit l'heureux effet et, pour que la honte fût complète, trois mois après, je recevais l'ordre du Christ du Brésil ! Girardin m'en félicita. »

Et maintenant, la parole est à mon ami Agénor Vieuxtemps, s'il le juge à propos.

Aimé Schabzigre.



ON CRANO TSACHAO

IETAI on tant brav' hommo lo vilhio ministre de Praz-Renaille que ti le dzein de la cououna l'amâvant que met lâo père.

L'è que le cougnessâti ti per lâo petit nom por cein que l'avâsi bâtsi stisse, fé lo catsimo à stasse, maryâ stausse, remauffâ le z'zon et le z'autro ào prîdzo et principalameint ào djonno, einterrâ le père-grand et le mère-grand, plîorâ avoué clliâo que l'avant lo tieu que lâo sagnîve. Tot lo velâdzo sè sarâi fé soupliâ on momeint por li, se l'avâi falu et crâio prâo que lo ministre, lâ, sè sarâi laissâ boulrâ à tsavon po ti clliâo de la perrotse.

Brâvo monsû Metsî Mè fâ mau bin que la moo l'ausse subliâ. Mè seimblie adî que le dzein s'ant pe croûio du lî !

N'avâi qu'onna brelâre. Eh ! mon Dieu ! cô è-te que n'ein a min : on è adî lo brelârî de caquon. La brelâre à monsû Metsî l'étai d'allâ à la tsasse tandu l'âton.

Oh ! n'étai pas po fêre dâo mau âi bête. Lè z'amâve trâo et n'ein avâi jamé min tiâie. Quand vayâi on dzé, coumeincive à éterni d'onna fooce devant de terî que l'ozî tsantâve de dzouïo po remachâ lo ministre et sè sauvâve. La deimindez la matenâ, tandu lo prîdzo tote le bête de la crâchon végant sè baillâ le bondzo devant la cura et tsantâ à tsacon la sinna que l'è-tai galé de lè z'ouïe.

Faut que vo diesso assein que monsû lo ministre Metsî l'avâi la yuva bassa et se manquâve lè lâivre l'étai pas tot sa fauta, mè cein ne fâ rein à l'affére. L'étai on boun hommo et pu l'e bon.

Vaitc que, on dzo d'on vilhio âton dâi z'autro iâdzo, sè promzâve dein onna truffiâre, avoué son fusi. Tot d'on coup, vaitc onna pèdri que dépuffe tot drâi devant sè piaute. L'étai tant ballâ que le brâvo ministre n'a pas pu s'e teni de la... manquâ. L'a terî et quemet faut adî qu'onna bâla l'aulle queaque pâ, l'è lo tsat à Perclliouset que l'a reçuva.

Lo ministre l'a étâ bin eimbétâ, vo pouâide crêre. Tyâ on tsat, et clliâo à Perclliouset on-cora ! Peinsâ-vâ !

Le va dan vè Perclliouset et lâi fâ dinse :

— Accutâ-vâi, Samuïet, iè quie fé onna ca-ville : i'è tyâ ton tsat ein mè crèyeint de tyâ onna pèdri. Ne vu pas que te sâi ein perda. Vî-gno tê lo payâ !

— L'è veré que l'è bin mon tsat, so repond Samuïet Perclliouset, mâ ne vû pas que vo mè lo païeyi. L'è rein por vo. Tsacon pâo sè trompâ.

Lo ministre l'a étâ conteint et l'a continuâ sa veryâ dein lo prâ à Perclliouset.

Stisse, tot parâi, s'inquiétâve on bocon de lo vère reparti. Tyâ on tsat ein sè crèyeint de tyâ on ozî, l'étai oquie à sè recordâ ! Assebin, quand vâi lo ministre que l'allâve dâo côté iô lè vatsé l'êtant ein stamp, Perclliouset trace vè son valet et lâi dit dinse :

— Feli, vâ vîto reintrâ lè vatsé à l'étrâblio, que monsû lo ministre lè prègne pas po dâi bê-casse !

Marc à Louis.

Ménagère moderne. — Une jeune bonne rapporte au marchand une caisse à balayures qu'elle avait acheté tout à l'heure

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ? Elle ne va pas, cette caisse ?

— Non, monsieur. Madame a dit qu'il la fallait avec fermeture-éclair, comme un sac à main !

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

Isy syndic de Larozive sort de chez lui. Vous vous figurez sans doute un monsieur en habit de cérémonie avec tube sur le chef. Non, syndic d'une de nos petites communes rurales, il part pour un travail de drainage, en souliers et habits couverts de boue sèche, coiffé d'un vieux feutre lavé d'année en année par les pluies du printemps, les ondées d'été et la neige fondante des hivers. Il a le pas lent, celui d'un homme fatigué par le travail de la terre ; cependant, son visage reflète le bonheur de remplir son devoir de bon agriculteur. Comme à l'ordinaire, il avance tête baissée et au moment d'entrer dans la forêt, les mésanges gazouillent : « il médite, notre syndic ; il médite un texte de l'Ancien Testament ». D'autres oiseaux le fixent de leurs petits yeux intéressés. Un vieux corbeau qui le connaît d'ancienne date pousse un « couah » retentissant, lequel, s'il y avait pris garde, aurait averti le bon magistrat que quelque chose d'anormal se préparait. Au contour de la route une grande ombre se projette devant lui : c'est un jeune gendarme, grand, blond, fines moustaches, tête sympathique.

— Vos papiers, s. v. p.

— Vous me demandez mon acte d'origine, mais je n'ai pas l'habitude de l'avoir en poche.

— Ah ! ne me contez pas des histoires, vous êtes tout simplement un rôdeur de grands chemins.

— C'est faux !

— Vous dites que c'est faux ; le syndic de cette commune vous connaît-il ? si oui, conduisez-moi chez lui.

Mon bien ami C. rebroussa chemin, suivi du jeune pandore qui ne le quittait pas du regard sévère qu'il avait pris pour la circonstance. Mais, je crois que s'il avait surpris l'expression des yeux pleins de malice qui scientillaient sous le vieux chapeau, il se serait méfié, surtout encore d'autant plus, s'il avait connu le caractère de pince-sans-rire du soi-disant vagabond. Les oiseaux volaient de branche en branche suivant les deux hommes : plus de cris joyeux, un silence morne, c'était maintenant de l'effroi ; ce

syndic aimé conduit par un homme porteur d'une arme. Ah ! quelle situation terrible !

Couleur de rose étaient les pensées du gendarme : l'action d'éclat qu'il supposait en train de réussir attireraient sur lui l'attention de ses supérieurs ; bientôt on le nommerait sous-officier, et qui sait, dans quinze, vingt ans, ses parents auraient la gloire de compter dans la famille un lieutenant de gendarmerie, peut-être plus encore, le premier-lieutenant Martin et le commandant Dumusc n'étant pas éternels.

Arrivés dans la maison du syndic, le por au lait de Perrette chuta, mais le magistrat se montra beau joueur, en bon et brave homme qu'il était.

Gendarmes vaudois, ne prenez pas ombrage de ce petit récit qui s'est passé il y a environ trente ans.

Julius.

Gendarme de la Rédaction. — Nous espérons que nos chers gardiens de l'ordre ne s'offenseront pas de cette boutade. Ils comprendront que ce brave syndic a voulu, d'une façon bien vaudoise, offrir à notre jeune gendarme, un bon verre au guillot.

POUR LE TENNIS

Les journaux de mode engagent une polémique au sujet des vêtements sportifs féminins et tout particulièrement en faveur de la culotte courte pour les joueuses de tennis.

Donc, après le rouge ou vert

Pullover,

Allons-nous voir, saperlotte,

Nos tennis-girls adopter

Et porter

La courte et large culotte ?

Alors, la raquette en main,

Dès demain,

Montreront-elles des paires

De gras — ou fins mollets —

(Beaux ou laids)

A l'instar de nos grands-pères ?

Certes, cet habit de « court »

(Un peu court),

Plaira beaucoup à l'ingambe

Qu'un bon régime engrassa,

Puisque ça

Lui fait une belle jambe.

Mais celles aux flageolets

Maigrelets,

Les fluettes, les bancroches,

Vont-elles, sans regimber,

Exhiber

Leurs étiques doubles-croches ?

Il est fort réjouissant

Qu'on puisse, en

Nos temps de vols et de crimes,

Concevoir de tels soucis ;

Et ceci

Valait bien ces quelques rimes !

Pierre Manaut.

LA VIE CHÈRE

Ne mes amis voulut acheter dernièrement une automobile d'une nouvelle marque populaire. Il se rendit dans un magasin où on lui demanda le prix qu'il désirait mettre. Il fixa une somme. L'employé fronça le front, se gratta l'oreille, puis, après un moment de réflexion, emmena l'acheteur dans un coin du magasin.

— Avec ça, dit-il, en montrant un spécimen de l'industrie, vous pourrez faire de la route.

Mon ami examina la voiture et la trouva un peu trop sommaire :

— J'aurais voulu, dit-il, un peu de confort et quelques perfectionnements.

Le commis lui déclara :

— Il n'est pas d'exigence que nous n'arrivions à satisfaire. Voulez-vous une toiture de

tôle ? C'est mille francs de plus ; une magnéto au lieu d'un delco ? c'est cinq cents francs supplémentaires.

Mon ami qui se disait, avec raison, qu'on n'achète pas tous les jours une auto et qui voulait en avoir une commode, fit ajouter quelques autres accessoires : pneus ballons, démarreur électrique, oléomètre, miroir rétro-viseur, phares spéciaux, lanternes de code, numéro lumineux, et voulut des glaces incassables et plusieurs autres bibelots intéressants. Quand on lui eût livré sa voiture, la facture qui l'accompagnait le fit tomber à la renverse. Elle égale le prix de l'auto du catalogue multiplié par trois. C'est la vie chère qui, paraît-il, nous vaut de ces surprises. On nous vend actuellement des chaussures d'un prix raisonnable, mais qui devient inabordable si l'on désire qu'elles comportent des talons, des tiges, une empeigne, des bouts rapportés, une semelle, des œillets et des cordons, accessoires qui se payent à part. La vie chère a été de tous les temps ; elle a été la raison invoquée par les débouillards pour se tirer d'affaire et, si elle n'existe pas, il n'y aurait qu'à laisser certains commerçant agir à leur gré. Scribe, ayant loué une maison à Saint-Mandé, pour y passer l'été, se mit en quête d'un villageois possédant une vache laitière :

— Mon brave, lui dit-il, mon domestique viendra tous les matins chercher un litre de lait.

— Entendu, c'est quarante centimes.

— Du lait bien pur, n'est-ce pas, et qui ne soit pas baptisé.

— Dans ce cas, c'est cinquante centimes.

— Vous le trairez en présence de mon domestique.

— Je veux bien, mais alors c'est soixante centimes.

Scribe réfléchit et ajouta :

— Diable, c'est cher.

— Ce n'est pas le lait qui est cher, mais c'est la main-d'œuvre.

— Eh bien ! mon domestique traiera lui-même la vache.

— Oh ! alors, c'est un franc.

Notre Toupin national. — Vous avez l'air embarrassé ? lui dit quelqu'un.

— Eh oui ! répondit-il, c'est au sujet de ces questions d'astronomie. Je comprends, à la rigueur, que les astronomes puissent arriver à calculer la distance qui nous sépare d'un autre globe, même son poids ; mais j'ai beau faire, ce que je ne puis arriver à m'expliquer, c'est comment ils peuvent savoir son nom !

LORSQUE L'ENFANT PARAIT

Un beau jour — c'est vraiment un beau jour — au lieu d'être deux dans la vie, on est trois. Grande joie, nombreuses félicitations que l'on reçoit d'un air ravi en pensant que les encouragements font toujours plaisir.

Au début tout au moins, le principal avantage que procure un bébé, c'est d'obliger les parents à abandonner une partie de leur égoïsme douillet et pantoufle. Adieu molles et douces nuits, liberté sainte, petits plaisirs de sybarites que l'on savourait jadis avec délicatesse.

La première chose que savent faire les poupons, c'est hurler. Ils acquièrent très vite dans ce domaine une virtuosité de spécialistes. Les vieilles dames prétendent que ça leur fait des poumons. Les voisins estiment généralement que leurs enfants à eux criaient avec infiniment plus de discréption. Les parents, à qui l'on a bien recommandé de ne pas faire les quatre volontés et les mille petits goûts-goûts de leur mioche — ça sait tout de suite ce que ça veut ! — se regardent d'un air consterné aux premiers cris. N'y tenant pas, bousculent de remords, ils imaginent d'épouvantables histoires : leur bébé va peut-être s'étouffer, ou s'étouffer dans son oreiller — ça s'est vu ! — il a probablement de fatales coliques, etc., etc. Sur la pointe des pieds, le papa en tête de colonne, ils vont voir.

Et ils ne voient rien que leur toute petite fille rose et blanche qui joue avec les anges.

En règle générale, son bébé est le plus adorable du monde, il fait des choses que nul autre sans doute n'a faites avant lui, et il est extraordinairement avancé pour son âge. Avant d'avoir un enfant, on se jure qu'on ne bêtifiera pas avec lui : pas de zézaiements stupides, pas de cris de gâteux. On y vient tout de même, immanquablement.

La première fois qu'on donne à un papa son poupon à tenir, il est au moins aussi rempli de crainte que d'admiration. La crainte de le laisser tomber, de le froisser ou de ne pas lui souffrir suffisamment les reins. Ensuite, le père a l'occasion d'en prendre l'habitude. Il sait chanter d'une horrible voix de tête de vieux couplets qui, depuis des générations, servent à endormir ou à bercer les enfants. Il apprend à connaître ce que pèsent les bébés, quand poussent les dents précoce, et une foule de détails qui modifient peu à peu, mais fatallement, sa conception du monde. Si tous les électeurs étaient pères de famille, il y aurait peut-être un peu plus de sagesse dans notre humanité...

Il faut se méfier comme du feu de ces doctes petits livres où la puériculture est enseignée par des gens de laboratoire. Il faut aussi n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les conseils de ceux ou plutôt de celles qui vous disent : « J'ai toujours fait comme ça ! » Et surtout, pas de doctrinarisme intransigeant. Les enfants ne sont pas pareils à des petits moteurs en série qu'on fait tous marcher de la même manière. Ils sont beaucoup moins « tube digestif » qu'on ne le croit. Très vite, ils ont chacun leur petite personnalité dont je ne vois pas pourquoi il ne faudrait pas tenir compte dans la mesure du possible et du bon sens.

Deux gros défauts à éviter : Ne jamais empoisonner la vie de ses invités en leur contant des mots de son enfant, qui ne sont attendrisants ou drôles que pour les parents et pour les grands-parents. Ne jamais « produire » son petit prince de Galles ou son infant en société. Les enfants que l'on force à réciter le « Corbeau et le Renard » ou à pousser la chansonnette devant des hôtes deviennent rapidement exaspérants. Ça n'est pas de leur faute !

Être papa, c'est pénétrer soudain dans un monde nouveau, un monde où la vie est incomparablement moins agréable, sans aucun doute, au point de vue du petit confort personnel, un monde où les devoirs augmentent considérablement. Mais mille joies inédites et caressantes, mille plaisirs ignorés, sur un fond de profonde et hérititaire satisfaction, viennent compenser les soucis et les peines.

Et, devant ce fragment d'humanité qui n'existe que par sa mère et par vous, devant ce petit être qui s'agit ou gigote ou murmure ou soupire, on sent qu'on continue et que la vie, enfin, a un sens...

(*Monsieur et Madame.*)

Jean Peitrequin.

Le véritable Messager boiteux de Berne et Vevey, pour 1933. — 226e année. — Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix fr. 0.60.

Le doyen de nos almanachs est entré dans la 226e année de son existence ! Il supporte avec philosophie le poids des ans, et il nous apporte sa provision d'anecdotes aussi variées que choisies.

Dans sa préface le « Messager boiteux » veut bien se rappeler du « Conteur Vaudois » qu'il rencontre de temps en temps avec plaisir. Le plaisir est réciproque.

Après une série d'intéressantes cartes à vol d'oiseau, le « Messager boiteux » commence la publication de vues panoramiques du pays. — Excellente idée ! — Le lieu natal de notre vieil almanach a fait l'objet de la première planche, très réussie, qui sera suivie de vues caractéristiques de ce vaste pays romand et français où le « Messager boiteux » compte de si nombreux et fidèles amis.

Faire connaître son pays, le faire aimer et apprécier, c'est faire œuvre bonne, utile et mémorable !

L. R.